

pour tout ce que sa mère lui a dû de soins dans sa vieillesse et de *reverdissement*. Mais, à dater de ce jour, celle qui faisait leur principal lien leur manqua, et la liaison bientôt s'en ressentit.

Cependant j'ai dit que Bettina s'était éprise d'amour pour Goethe, et on pourrait demander à quels signes cet amour se reconnaissait. Oh! ce n'était point un amour vulgaire; ce n'était pas même un amour naturel, comme ceux de Didon, ou de Juliette, ou de Virginie, un de ces amours qui brûlent et consomment, jusqu'à ce qu'il y ait eu satisfaction du désir. C'était un amour idéal, mieux qu'un amour de tête, et pas tout à fait un amour de cœur. Je ne sais trop comment l'expliquer, et Bettina y était bien embarrassée elle-même. Le fait est que, douée d'une vive imagination, d'un sens poétique exquis, d'un sentiment passionné de la nature, elle personnifiait tous ses goûts et toutes ses aspirations de jeunesse dans la figure de Goethe, et qu'elle l'aimait avec transport comme le type vivant de tout ce qu'elle rêvait. Aussi cet amour ne faisait nullement son tourment à elle, mais plutôt son bonheur: « Je sais un secret, disait-elle: quand deux êtres sont réunis et que le génie divin est avec eux, c'est là le plus grand bonheur possible. » Et il lui suffisait le plus souvent que cette réunion fût en idée et en esprit. Lui qui connaissait la vie et les sens non moins que l'idéal, il avait tout d'abord classé cet amour, et il ne s'en défiait pas, à condition de ne pas trop le laisser approcher de lui. Le privilège des dieux est, comme on sait, une éternelle jeunesse; même à cinquante-huit ans, Goethe n'eût pas sans doute été un vieillard assez aguerri pour supporter tous les jours, sans danger, le voisinage et les familiarités, les agaceries innocentes de Bettina. Mais Bettina vivait loin de lui; elle lui écrivait des lettres pleines de vie, brillantes de sensations, de couleurs, de sons et d'arabesques de tout genre, qui l'intéressaient et le rajeunissaient agréablement. C'était un être nouveau et plein de grâce qui venait s'offrir à son observation de poète et de naturaliste. Elle lui rouvrait tout un livre imprévu d'admirables images et de charmantes représentations. Pour lui, il valait autant lire ce livre-là qu'un autre, d'autant plus que son nom s'y trouvait encadré dans l'auréole à chaque page. Il appelait ces pages de Bettina les *Evangelies de la nature*: « Continue de prêcher, lui disait-il, tes *Evangelies de la nature*. » Il se sentait le dieu fait homme de cet *Evangile-là*. Elle lui rendait surtout, et utilement pour son talent d'artiste, les impressions et la fraîcheur du passé qu'il avait perdues dans sa vie un peu factice: « Mes souvenirs de jeunesse connaissent tout ce que tu me dis, lui écrivait-il; cela me fait l'effet du lointain qu'on se rappelle tout à coup distinctement, quoiqu'on l'ait pendant long-temps oublié. » Il ne se prodigue pas pour elle, mais jamais il ne la rebute; il lui donna la réplique tout juste assez pour qu'elle ne se décourage pas et qu'elle continue.

La première fois qu'elle le vit, ce fut une singulière scène, et, à la manière dont elle la raconte, on voit bien qu'elle n'est pas en France et qu'elle n'a pas affaire à des rieurs malins. C'était à la fin d'avril 1807; elle accompagnait sa sœur et son beau-frère qui avaient à aller à Berlin, et qui lui avaient promis de revenir par Weimar. Il fallait traverser les armées qui occupaient le pays. Elle fit le voyage en habit d'homme, montée sur le siège de la voiture pour voir de plus loin, aidant à chaque poste à dételer et à atteler les chevaux, tirant le pistolet au matin dans les forêts, grim pant aux arbres comme un écureuil. Car, disons-le en passant, c'est une des qualités de Bettina d'être agile comme un écureuil, comme un lézard (Goethe l'appelait

*petite souris*). Partout où elle peut grimper, aux arbres, aux rochers, aux arcades des églises gothiques, elle grimpe et s'y pose en se jouant. Un jour que, dans une de ses lutheries, elle était montée, au couchant du soleil, jusque dans les sculptures gothiques de la cathédrale de Cologne, elle se donnait le plaisir d'écrire à la mère de Goethe: « Madame la Conseillère, que cela vous eût fait peur de me voir, du milieu du Rhin, assise dans une rose gothique! » — « J'aime mieux danser que marcher, dit-elle encore quelque part, et j'aime mieux voler que danser. »

Bettina, courant, jouant, s'ébattant, est donc en route cette fois pour Weimar. Elle n'y arrive qu'après avoir passé plusieurs nuits sans dormir sur le siège de la voiture. Elle court, en arrivant, chez Wieland qui connaissait sa famille, et se munit d'un billet de lui pour Goethe. Elle entre, on l'introduit. Après quelques instans d'attente, la porte s'ouvre et Goethe paraît:

« Il était là, sérieux, solennel, et il me regardait fixement. Je crois que j'étendis les mains vers lui; je me sentais défaillir. Goethe me reçut sur son cœur: *Pauvre enfant! vous ai-je fait peur?* Ce furent les premières paroles qu'il prononça et qui pénétrèrent dans mon âme. Il me conduisit dans sa chambre et me fit asseoir sur le canapé en face de lui. Nous nous faisons tous deux. Il rompit enfin le silence: « Vous aurez lu dans le journal, dit-il, que nous avons fait, il y a quelques jours, une grande perte en la personne de la duchesse Amélie (la duchesse douairière de Saxe-Weimar).—Ah! lui répondis-je, je ne lis pas le journal.—Vraiment! je croyais que tout ce qui arrivait à Weimar vous intéressait?—Non, rien ne m'intéresse que vous, et je suis beaucoup trop impatiente pour feuilleter un journal.—Vous êtes une aimable enfant. » Longue pause. J'étais toujours exilée sur ce fatal canapé, tremblante et craintive. Vous savez qu'il m'est impossible de rester assise en personne bien élevée. Hélas! mère (c'est à la mère de Goethe qu'elle adresse ce récit), peut-on se conduire comme je l'ai fait! Je m'écriai: « Je ne puis rester sur ce canapé! » Et je me levai précipitamment. « Eh bien! faites ce qui vous plaira, » me dit-il. Je me jetai à son cou, et lui m'attira sur ses genoux et me serra contre son cœur. »

Nous avons besoin de nous rappeler que nous sommes en Allemagne pour nous rassurer. La voilà donc sur son cœur, c'est bon pour un instant; mais le singulier, c'est qu'elle y resta assez de temps pour s'y endormir, car elle venait de passer plusieurs nuits en voyage, et elle mourait de fatigue. Ce n'est qu'au réveil qu'elle commença un peu à causer. Goethe cueillit une feuille de la vigne qui grimpait à sa fenêtre, et lui dit: « Cette feuille et ta joue ont la même fraîcheur, le même duvet. » Vous croyez peut-être que cette scène est tout enfantine et puerile, mais peu après Goethe lui parle des choses les plus sérieuses et du profond de son âme; il lui parle de Schiller, mort depuis deux printemps; et, comme Bettina l'interrompait pour lui dire qu'elle aimait peu Schiller, il se mit à lui expliquer cette nature de poète si différente de la sienne, et pourtant si grande, si généreuse, et qu'il avait eu, lui aussi, la générosité d'embrasser si pleinement et de comprendre. Ces paroles de Goethe sur Schiller allèrent jusqu'à l'attendrissement. Le soir de ce jour-là ou le lendemain, Bettina revit Goethe chez Wieland, et, comme elle faisait la jalouse d'un bouquet de violettes qu'il tenait à la main et qu'elle supposait qu'une femme lui avait donné, il le lui jeta en disant: « Ne peux-tu te contenter que je te les donne? » C'est un mélange singulier que ces premières scènes de Weimar, à demi enfantines, à demi mystiques, et dès l'abord si vives; il n'aurait pas fallu pourtant les recommencer tous les jours. A la seconde rencontre qui eut lieu à Wartbourg, à quelques mois d'intervalle, comme la voix manquait